

Le double jeu de Juan Martinez
de Manuel Chaves Nogales
Traduction de Catherine Vasseur
Préface d'Andrès Trapiello
Ed. Quai Voltaire/La Table Ronde, 2010
310p.

Méconnu, Chaves Nogales - John Reed espagnol? - le spécialiste de la corrida fuit l'Espagne pour Paris. Il mourra cependant à Londres en 1944 à 47 ans. Il est grand temps de le (re)découvrir et lui donner la place qu'il mérite.

Le Maestro Martinez qui a été là-bas est un danseur de flamenco. Réfugié à Paris, il raconte à Manuel Chaves Nogales ses péripéties russes en 1917. Chacun son Socrate. Ici c'est Chaves Nogales qui écrit. Le livre parut en 1934 dans le journal Estampa en feuillets. Sans nostalgie, on peut se demander si un tel journalisme littéraire est possible à l'heure de la grande Toile.

Le double jeu de Martinez est simple : danseur et observateur. Très vite il est triple : Martinez devient narrateur. Au final, le double jeu est multiple. Les savants historiens scrupuleux y verront un document de troisième main. Les critiques critiques une cascade de témoignages subjectifs. Les imaginatifs trouveront les cavalcades de l'espagnol d'un surréalisme pur sucre. Les esthètes risquent de s'éveiller aux descriptions des horreurs.

Quand on est soupçonné d'être un espion, on risque fort de le devenir. Au moins pour ne pas passer pour un pion. Il faut partir en Russie pour avoir avec la paix avec sa Dulcinée. Las ! Le risque inaugural d'une échauffourée avec le consul de son propre pays n'augure rien de calme. Le danseur aux castagnettes et sa troupe découvrent le charme de la prison. Le commissaire s'aperçoit de la bourde et la troupe pourra honorer leur représentation en soirée. Il dansera jusqu'au sang.

Le régime soviétique lui tombe dessus sans crier gare. « Je n'entends rien aux choses de la politique » confesse l'artiste. Les Blancs et les Rouges. « Assassins rouges, assassins blancs, quelle différence ? Tous assassins. » p 229. L'argent n'est pas en reste : « Sans la spéculation, il n'y aurait eu de révolution. » (p 62). Dans le nouvel ordre social imposé à coup de revolver, il faut se faufiler pour survivre. Les affamés subissent des peines de mort expéditive. Beaucoup ont faim. Martinez et sa femme Solé évitent si souvent l'arbitraire qu'on peine à croire qu'il puisse encore raconter avec un tel détachement. La flatterie et l'humour sauvent. Oui, la vraie politique est un art et l'artiste peut s'épargner la lecture de Machiavel, de Sun Tsé ou de Gracian. Les artistes sont envoyés au front pour divertir les troupes. Platon est content : l'art sert à la guerre.

1934. Chaves Nogales écrit : « On s'imagine des exécutions comme un événement terriblement solennel. Pas du tout. Les Bolchéviki tuaient en toute simplicité, sans y accorder la moindre importance... » Pas besoin de déléguer, quelques zélés sont volontaires. Ainsi Masakita, jongleur japonais et bourreau. Pour 3 kopecks, pour pouvoir simplement miser au poker, il travaille à temps partiel pour la Tcheka. La tâche n'est pas compliquée : ne pas rater la nuque d'un contre-révolutionnaire puis consciencieusement récupérer la vareuse du défunt pour la jouer un peu plus tard à la table des cartes.

Manuel Chaves Nogales nous livre un Manuel de survie. Près de 100 ans après, voilà une actualité fort salutaire.

Didier Bazy.